BOLETÍN

DE LA

REAL ACADEMIA GALLEGA

Año V | *Coruña 20 de Octubre de 1910* | Núm. 38

LES NORMANDS EN ESPAGNE D'APRÈS L' "HEIMSKRINGLA" DE SNORRI STURLUSON

Quoique l' Espagne (1) aît connu bien des envahisseurs, les Arabes sont les seuls dont elle semble avoir gardé le souvenir. Les longues et pénibles guerres de reconquête, par l' effort séculaire exigé de la nation, expliquent assez l' empreinte profonde qu' elles ont laissée sur l' âme espagnole.

Mais l' Espagne n' en avait pas moins reçu, comme tous les pays de l' Europe, la visite des pirates du Nord; la péninsule, elle aussi, avait connu leurs déprédations, et, là aussi, avait retenti dans les églises la prière: *A furore Normannorum, libera nos, Domine!*

Les vieilles sagas (2) scandinaves, dont une partie relatent des événements antérieurs á la christianisation des peuples du Nord, en rapportant l' histoire de leurs *viking* (3), mentionnent fréquemment l' Espagne.

Plus tard, avec le christianisme, nous voyons les Normands (4), qui n' ont abdiqué que peu de leur humeur farouche, intervenir com-

(1) Nous conservons ici au mot *Espagne* le sens large de nos textes scandinaves; il s' agit de toute la péninsule ibérique.

(2) *Saga,* littéralement: histoire. Il s' agit des récits historiques qui sont une des richesses de la littérature vieux-scandinave.

(3) Ce sont les fameux chefs de pirates qui, pendant longtemps, ont fait trembler l' Europe. Avant l' introduction du christianisme, la piraterie était une véritable institution sociale en Scandinavie.

(4) Nous conservons le nom générique de Normands, parce que c' est celui qui était universellement employé chez nous au moyen-âge.

me alliés, contre les ennemis communs du nom chrétien, les Sarrasins. Tel est le rôle que nous les voyons jouer dans l' *Heimskringla* (1) de Snorri Sturluson (1178-1241).

Cet ouvrage contient les sagas des rois de Norvège, depuis les temps les plus reculés; rédigé, d' après les poèmes des scaldes (2) et autres traditions orales courantes à son époque, par un écrivain véritablement classique, l' *Heimskringla* a toujours joui, en Norvège, d' une popularité sans égale.

Nous avons estimé qu' il pouvait être intéressant pour les Espagnols de lire cette page inconnue de leur histoire, et nous l' avons traduite à leur intention (3).

Le premier extrait est emprunté à la «Saga des fils du roi Magnus» (1103-1130); nous en donnons textuellement les chapitres IV à VII. Le récit commence au moment où le roi de Norvège, Sigurd (4), qui a entrepris l' expédition de Jérusalem, quitte l' Angleterre et navigue vers les côtes de France; nous le laissons au moment où, ayant dit adieu aux Baléares, il aborde en Sicile.

Voici le texte de la saga:

IV.e chapitre (année 1108). Au printemps suivant, le roi Sigurd se dirigea avec la flotte sur la France; vers l' autômne, il parvint en Galice et y séjourna l' hiver. Einar Skuleson rapporte que le roi resta au pays de St. Jacques pendant tout cet hiver, et que le *jarl* (5) de Galice dut regretter de ne point lui avoir tenu parole. Ceci se passa de la sorte: Le *jarl* fit avec le roi Sigurd une convention, par laquelle il s'engageait à laisser le roi acheter des vivres pendant tout l' hiver; mais cette convention ne fut observée que jusqu' à Noël, car la nourriture s' était faite rare pour lors, le pays étant montagneux et peu productif. Le roi Sigurd s' avança alors avec beaucoup de monde contre un château du *jarl*, et celui-ci dut s' enfuir, vu qu' il avait peu de soldats. Le

(1) *Heimskringla*, littéralement: le tour du monde. Ce sont les premiers mots de l' ouvrage.

(2) Poètes et guerriers; lors des principaux événements des expéditions auxquelles ils prenaient part, ils composaient de petits poèmes que la renommée populaire transmettait aux générations suivantes, jusqu' à ce que, souvent, ils fussent consignés dans les sagas. Einar Skuleson, Torarin Stuttfeld, et Halldor Skvaldre, si souvent cité dans le récit des aventures de Sigurd, sont des scaldes.

(3) Nous tradusions sur l' edition en *landsmaal* publiée à Christiania en 1900. Cette traduction, faite par des savants de premier ordre et dans une langue apparentée de très près au vieux-scandinave, peut être regardée comme un original.

(4) Sigurd fut ensuite surnommé *Jorsalafar*, c' est à dire: pélerin de Jérusalem.

(5) Le *jarl*, chez les Scandinaves, était un grand vassal de la Couronne, parfois même un prince indépendant. Les Anglo-Saxons connaissaient aussi ce titre. (Cfr. l' anglais *earl.)*

roi Sigurd y prit en abondance des vivres et toute espèce de butin, et porta le tout sur ses navires; il se prépara ensuite à partir, et fit voile vers l'ouest, en longeant les côtes d'Espagne *(année 1109)*. Tandis qu'il naviguait, il arriva que quelques pirates en quête de butin vinrent à sa rencontre avec une flotte de galères. Mais le roi Sigurd engagea la bataille contre eux; ce fut sa première bataille avec les payens (1), et il leur prit huit galères. C'est là ce que raconte Halldor Skvaldre. Le roi Sigurd se dirigea ensuite contre un château du nom de Cintra (2), situé en Espagne, et ce fut là qu'il soutint sa seconde bataille. Quelques payens occupaient ce château et pillaient les chrétiens d'alentour. Le roi prit le château et tua tous les payens sans exception, vu qu'ils refusaient d'accepter le baptême; il fit là aussi un grand butin. Halldor Skvaldre mentionne également ce fait.

V.e chapitre. Le roi se dirigea ensuite avec la flotte vers Lisbonne, grande ville d'Espagne, à demi chrétienne, à demi payenne. C'est là qu'est la séparation entre l'Espagne chrétienne et l'Espagne payenne, et toutes les contrées situées à l'ouest sont payennes (3). Le roi Sigurd soutint alors sa troisième bataille avec les payens, les vainquit et fit sur eux beaucoup de butin. C'est ce que raconte Halldor Skvaldre. Le roi Sigurd fit ensuite voile vers l'ouest, longeant l'Espagne payenne, et il aborda près d'une forteresse appelée Alcazar (4). Là, il livra aux payens sa quatrième bataille, prit la ville et y tua beaucoup de monde; la forteresse fut ainsi détruite. Les Normands firent à cette occasion une quantité inouie de butin. C'est là ce que dit Halldor Skvaldre.

VI.e chapitre. Le roi Sigurd continua ensuite la route, et fit voile vers le détroit de Gibraltar. Dans le détroit, il rencontra une grande flotte de pirates; le roi leur livra bataille —c'était sa cinquième bataille —et les vainquit. C'est ce qui est dit par Halldor Skvaldre. Ensuite, le roi fit voile avec l'armée le long de la côte sud de l'Espagne, qui fait face à la Barbarie, et il parvint à une île nommée Formentera. Une grande armée de Maures s'y était fortifiée dans une grotte, et ils avaient contruit une grande muraille de pierres devant la porte. Ils pillaient le

(1) Dans le sens du temps, c'est à dire: musulmans.

(2) Située sur la presqu'île au nord-ouest de Lisbonne, Cintra avait été prise par les Maures en 1109, après la mort du roi Alphonse. Sigurd aida Henri, comte de Portugal, lorsque, en 1110, il reprit Cintra aux Maures. Il l'aida ensuite à assiéger Lisbonne, en 1110, mais ils ne purent prendre la ville.

(3) Le Tage, à cette epoque, était la ligne de demarcation entre les deux puissances.

(4) Située sur le fleuve Saldão, au sud de Setubal. On la trouve encore mentionnée au XVe siècle.

pays dans tous les sens, et ils portaient tout le butin dans leur caverne. Celle-ci était située sur une montagne; il y avait haut à monter pour atteindre la muraille de pierres, et la montagne s'avançait par dessus cette dernière. Les payens défendaient la muraille et ne redoutaient point les armes des Normands, car, leurs ennemis se trouvant au dessous d'eux, ils pouvaient aisément leur lancer des pierres et des traits. Dans ces conditions, les Normands ne pouvaient songer à monter à l'assaut. Les payens apportaient sur la muraille des objets de valeur et des étoffes précieuses, les déployaient à la vue des Normands, les provoquaient et les appelaient «vauriens». Alors, le roi Sigurd imagina un stratagème. Il fit prendre deux canots (ou barques), et, après que l'on eut attaché de grosses cordes autour de leurs couples et de leurs étraves, il les fit hisser par la montagne, de façon à dominer l'entrée de la grotte; à bord de chaque canot prirent place autant d'hommes que l'embarcation en pouvait contenir, et ils furent ensuite descendus devant la caverne au moyen de cordes. Ceux qui étaient dans les canots tiraient des flèches et jetaient des pierres, de sorte que les payens durent se retirer de la muraille. Alors le roi Sigurd gravit la montagne avec l'armée, abattit la muraille, et pénétra dans la caverne; mais les payens se réfugièrent au delà d'une seconde muraille de pierres, qui était bâtie en travers de la grotte. Le roi fit alors apporter de grands arbres, fit élever un bûcher à la porte de la caverne, et y mit le feu. Lorsque la fumée saisit les payens, les uns moururent asphyxiés, les autres allèrent se jeter sur les armes des Normands, et tous furent ou égorgés ou brûlés. De toute l'expédition, c'est là que les Normands firent le plus de butin. Cet événement est rapporté par Halldor Skvaldre et Torarin Stuttfeld.

VII.e chapitre. Le roi Sigurd, continuant sa route, parvint à une île nommée Ibiza; il soutint là encore une bataille contre les payens, et les vainquit. C'était la septième, et elle est aussi mentionnée par Halldor Skvaldre. Le roi Sigurd arriva ensuite à une île appelée Minorque; il y eut sa huitième bataille avec les payens, et les vainquit. C'est là ce qui est rapporté par Halldor Skvaldre.

———

Il est encore question de l'Espagne au chapitre XVII de la «Saga du roi Inge» (1136-1157).

Nous y voyons, en 1150, Erling Skakke, un des principaux seigneurs de Norvège, époux de Christine, fille du roi Sigurd Jorsalafar, quitter le pays pour se rendre à Jérusalem. Il est accompagné d'Ein-

dride Unge et de plusieurs autres vassaux, à la tête d'un nombreux équipage. Ils se rendent d'abord aux Orcades, dont le *jarl*, Rognvald Kale, et l'évêque, Guillaume, se joignent à eux. Ils avaient alors en tout quinze longs vaisseaux. Ils font voile vers les Hébrides, puis de là vers la France, et ils suivent le même chemin que le roi Sigurd jusqu'au détroit de Gibraltar. Sur la route ils pillent autant qu'il le peuvent l'Espagne payenne. Aussitôt le détroit franchi *(année 1151)*. Eindride Unge se sépare des autres, avec ses six vaisseaux; cependant, le *jarl* Rognvald et Erling rencontrent dans le Méditerranée un *dromund* (1) sarrasin, sur lequel ils remportent une victoire signalée.

Le *jarl* et Erling étant parvenus en Terre-Sainte après quelques aventures, ils retournèrent par Constantinople, où, laissant leurs vaisseaux, ils prirent la voie de terre; ils arrivèrent heureusement en Norvège dans le courant de l'année 1153.

HENRI BOURGEOIS.

Bruxelles, Spbre. 1910.

PERIÓDICOS DE LA CORUÑA

Cuarta época

REGENCIA DE ESPARTERO

«EL TELÉGRAFO»

(1843)

Político y literario, defensor de las teorías del partido progresista templado, salió alterno desde 1.º de Enero de 1843 y después diariamente, á excepción de los domingos, en marca común. Lo imprimía Domingo Puga.

Fué fundador y director D. Fernando Rubine, duró poco y su continuador fué indudablemente

(1) Ainsi appelé dans l'original. C'était, comme le contexte l'indique, une espèce de grand vaisseau en usage à cette époque dans la Méditerranée.

«El Coruñés»

(1843)

Diario, en igual forma, de iguales ideas, director é impresor. Debió terminar la publicación antes de que finalizase el año, motivada por la alteración de la ley de imprenta, saliendo en su sustitución

«El Vigilante»

(1843)

Político y literario que veía la luz tres veces á la semana y más tarde diariamente, excepto los domingos. Su redacción la componían D. Fernando Rubine y D. Faustino Domínguez. La imprenta era la de Puga, si bien llevaba por pié el de *Imprenta del Vigilante.*

Como continuador de los anteriores, defendió igual política y las instituciones constitucionales, tendiendo á calmar las pasiones políticas tan exaltadas entonces

Publicaba fondos políticos, noticias de Galicia, generales y variedades.

«El Centinela de Galicia»

(1843)

Político, literario é industrial. Editor é impresor, Francisco Arza.

Salía lunes, miércoles y sábados, pliego marca comun.

El primer número se publicó en 28 de Octubre de 1843 y el último en 1844.

Fundadores fueron D. Vicente Manuel Cociña y Tiburcio Faraldo, quienes más tarde crearon *El Oriente,* de Madrid, del que fué director Cociña (1853), periódico que fué suspendido seguidamente de R. O.

El Centinela, defendía al partido moderado y publicaba artículos políticos, crónica de Galicia, correspondencias, poesías, noticias de Castilla, estracto de Córtes y noticias sueltas.

Trató de crear en Santiago un periódico titulado *El Organo del siglo XIX* del que vió el prospecto el ilustre historiador Murguía, pero no sabe si llegó á publicarse.

Y con este periódico termina la lista de los que vieron la luz en el primer período de esta época, comenzando los del segundo ó sea de

LOS MODERADOS

«El Látigo»

(1845)

Salió en tamaño mayor que holandesa. Imprimiase en casa de Puga y solo se publicaron contados números, pues la autoridad civil lo suspendió á pretexto de lo inmoral de sus escritos.

«El Liceo»

(1846)

Periódico de literatura y artes. Se publicaba los domingos. Organo de la sociedad de su nombre veía la luz, en 4.°, 8 págs., á dos columnas. Salieron 12 números desde el 8 de Mayo de 1846 al 31 de Mayo del mismo año. Imprenta de Puga.



EL LICEO.

PERIODICO DE LITERATURA Y ARTES.

Director José Puente y Brañas y redactores los individuos de la sección de literatura de la sociedad y colaboradores los escritores gallegos.

Costaba 3 reales al mes para los socios, 4 para los que no lo fueran y 5 reales franco de porte en Galicia.

Fué de los periódicos mejor hechos, y en sus columnas hay trabajos de verdadero mérito. Publicó un *Romance* en gallego de Vicente de Turnes á la inauguración del Liceo.

Aun cuando solo de carácter literario, sufrió las consecuencias del estado de Guerra, por el alzamiento de Galicia en 1846, segun puede verse por el facsimil que publicamos.

Eugenio Carré Aldao.

Año 1162.—*Donación de Juan Arias, de su hijo Arias Iáñez y de su hermana Chamoa ó Chamua Odoáriz al Abad Egidio y al convento de Sobrado, del tercio de sus bienes de Karnes (1) Couselo y Segili (2) y del Monasterio de Trasanquelos, en agradecimiento á que el Abad y monjes habían salvado la vida á Arias Iáñez, á quien quisieron quitársela Pelayo, Oveco y Aloito Ovêquiz y sus gentes, el día de la Asunción de Nra. Sra., habiéndoles hecho darse el ósculo de paz, las manos derechas y seguridad para siempre, con lo que terminó la cuestión. Cuatro sobrinos de Juan Arias confirman también esta donación y reciben por ello del Monasterio de Sobrado veinticinco sueldos por cabeza.*

Sub Christi nomine Ego Iohannes Arie. una cum filio meo Arias Iohannis. et omnis uox nostra. facimus kartam donationis. et confirmationis. siue testationis Deo omnipotenti et beate Marie. et omnibus sanctis. quorum reliquie manent recondite in citerio *(a)* Superaddi. et uobis patri et abbati domino Egidio de Superaddo. et omni conuentui de Superaddo. tan presenti quam futuri uitam sanctam perseuerantes. de nostris hereditatibus propriis quas hodie habemus uel habere debemus de patre nostro Aria Sancij. filio (?) Sancij Eniguiz in toto termino Grangie Karnes territorio Nemitus subtus monte Gaurino. discurrente riuulo Minueti. prope domum orationis Sancti Uincentij de Hendernijs (?) loco predicto ubi uocitant Souto et Parri. De predictis damus uobis tertiam partem integram quia tantum conuenit inter me et iermana mea Chamoa Odoarij. cujus porcionem uobis trado. Adicio etiam uobis nostras porciones de Causelo et de Segili. et de monasterio de Trasanquelos. has predictas damus atque confirmamus. ut ab hac die et deinceps. sint de dominio nostro abrase. et in uestro iure et dominio sint tradite atque confirmate. propter quod fecistis filium nostrum Ariam Iohannis redimere de homicidio de Pelagio Ouequi. et Oueco Ouequi. et Aioyto Ouequi. et suarum gentium per capitulum et conuentum et Abbatem Superaddi. in die Assumptionis Sancte Marie mense augusti et osculum pacis. et securitatem. et dextras in perpetuum dare fecistis. et hoc ita totum completum est. Item nos filij de Chamua Odoarij scilicet Iohannes Meigyon. et Munio Meygion. et Ro-

(1) Carnes, aldea de la parroquia de Regueira, Ayuntamiento de S. Pedro de Oza (La Coruña).

(2) Segelle, id. id.

(a) Del griego *Zyterion*, altar.

dericus Meigion. et Urraca Meygion. et omnis ux nostra confirmamus atque roboramus donationem quam auunculus noster predictarum hereditatum. scilicet Iohannes Arie qui supra resonat. Et accepimus inde unusquisque per nostra capita de fratribus v̊. v̊. v̊ v̊. solidos a Superaddo monasterio. Et hoc (?) nostrum factum maneat firmum. in secula cuncta amen. Si quis igitur de nostro genere uel alieno hanc kartam dirumpere temptauerit sint ex parte Dei maledicti et excomunicati. careant uisu. auditu. sint surdi et muti. et corpora eorum ulceribus repleantur. et pro ausu temeritatis. persoluat predicto monasterio D. solidos. et quantum in calumpniam miserit in duplum componat in simili loco. Facta karta donationis. siue confirmationis et testationis. sub era M̊. cc̊. et quotum viii. x̊. *(sic)* kalendas Septembris. Nos supra nominati in hac karta testamenti quam fieri iussimus. manus nostras roboramus.

Qui presentes fuerunt. Menendus testis. Samo (?) ts. Petrus ts. Aloýtus Ouequi cf. Petrus Uermudi et presbiter de Parada cf. Pelagius Ouequi cf. Sancius cf. Petrus Pelagij cf.=Fernandus⁝ Iacobus⁝ scripsit⁝

P. L. C.
A. M. S.

Original é inédito.—*Archivo Gral de Galicia—Col. M. Salazar.*—I. 14.

LA CASA DE ARMUÑO

Entre las más antiguas é ilustres Casas de las Mariñas de los Condes, cuéntase la de Armuño (1), á la cual dió origen, según los manuscritos procedentes de la misma y de la de Goyanes, de Betanzos, el célebre Conde Sonna Fernández de Armuño, á cuya genealogía damos cabida en las presentes lìneas sólo por seguir la tradición de la familia, pues, á pesar de lo que relatan aquellos manuscritos, la consideramos fabulosa hasta los tiempos de Pedro Bermúdez de Armuño.

Fernando Pérez de Armuño, Rico-Home de D. Fruela, sucedió á su padre el Conde Sonna, fundador de la Casa en el año 780. Tuvo cinco hijos, Pedro, Fernando, Alfonso, Suero y Sancho, y varias hijas,

(1) *Armuño*.—Lugar de la parroquia de San Juan de Lubre, Ayuntamiento de Bergondo, partido de Betanzos.

entre ellas una llamada Memorana. Dícese que esta era una de las *cien doncellas* comprendidas en el tributo que anualmente se pagaba á los infieles por disposición de Mauregato, que á tal precio se vió obligado á comprar la tranquilidad de su reino. No pudiendo los hermanos de Memorana soportar semejante afrenta, esperaron á los moros en Armuño, y presentándoles batalla en el *Campo de las Higueras*, los vencieron, y rescataron á Memorana y á otras de sus compañeras de cautiverio. Según la leyenda, estos cinco hermanos, rotas las armas en la batalla, desgajaron de las higueras de que el campo estaba poblado, gruesos troncos, con los cuales dieron muerte á multitud de enemigos. En memoria de este hecho cambiaron su apellido por el de *Figueroa*. Se conserva una especie de nobiliario antiguo escrito por un Señor de Armuño, en el que se hace relación de la batalla referida y del fin que tuvo Mauregato. No sabemos si tan graciosa inventiva estará tomada de algún falso cronicon ó si será discurso de su autor para mayor honra de la Casa. De todos modos, y sólo á título de curiosidad, la insertamos á continuación: «*Los cinco hermanos por libertar a su hermana Memorana del afrentoso tributo mataron dentro del campo de las ygueras que está frente la casa de Armuño (1), a cinquenta moros armados que la Iban a buscar para llebarla a la torre de Bordel (2), donde las depositaban, y después juntaron todos los nobles de las Mariñas y de Betanzos, y eligieron por su caudillo á D. Bermudo que vivia en Rois (3), y en Armuño esperaron a Mauregato mientras se les juntaban las gentes de la tierra: llegó Mauregato con su ejército de moros y lo bencieron en el monte de Cerbeiros (4). A Mauregato lo mataron en San Juan de Prabio*

(1) Sea ó no cuento, lo cierto es que en Armuño existe una finca llamada el Campo de las Higueras, que para mayor coincidencia, tiene plantados algunos de estos árboles. Los transeuntes conocedores de la leyenda cortan de ellos las hojas y las llevan como recuerdo. El Campo de las Higueras, en unión de la casa de Armuño y de otros bienes, fué vinculado por Rodrigo Comelo en 1568, según diremos más adelante.

(2) *Bordel.* – Lugar de la parroquia de Sarandones, Ayuntamiento de Abegondo. La Torre de Bordel ó Peito Bordel, con se jurisdicción civil y criminal, entró á formar parte del mayorazgo fundado en 15 de Octubre de 1617 por doña Geronima Bermúdez de Figueroa, Señora de Armuño.

(3) *Rois.*—Lugar y parroquia del Ayuntamiento de Bergondo.

(4) Este monte, situado en la misma parroquia de Lubre, dió nombre al Arciprestazgo de Cerbeiros, que comprende 29 feligresías en las Mariñas, entre ellas las de Lubre, Rois, Prabio, etc. La de Sarandones pertenece al limítrote de Abegondo. De manera, que por lo que dice el genealogista, las hazañas llevadas á cabo por los hermanos Figueroa, tuvieron lugar en Armuño y en parajes no muy distantes de esta aldea.

(1) el dia de pente Costes del año de 788 y el mismo año dia de Corpus en Betanzos coronaron por Rey á D. Bermudo.»

Pedro de Figueroa y Fernández de Armuño, era el mayor de sus hermanos. Le sucedió su hijo Juan Fernández de Armuño. Este tuvo por hijo á Odoario Pérez de Armuño, gran servidor de D. Ordoño II; éste tuvo á Odoario Fernández de Armuño; éste á Pedro Yañez de Armuño; éste á Vasco Yañez de Armuño; y éste á un llamado Conde de Armuño, cuyo nombre se ignora lo mismo que el motivo porque usó de tal título. El Conde de Armuño tuvo por hijo y sucesor á Pedro de Armuño que defendió el puerto de Sada contra los normandos; éste tuvo á Juan de Armuño; éste á Odon de Armuño; y éste á Elvira Méndez de Armuño, mujer de Bernardo González, de cuyo matrimonio nació Gonzalo Bermúdez de Armuño, que casó con Ilduara de Freijomil, de la ilustre Casa de los Freijomiles. Estos procrearon á Pedro Bermúdez de Armuño, y éste á otro Pedro Bermúdez de Armuño. Hasta aquí, la genealogía está formada con los manuscritos citados á la vista, á pesar de lo cual, como dijimos al principio, la conceptuamos fabulosa. Pero de aquí en adelante, ya poseemos noticias y escrituras legítimas y verdaderas, por lo tanto, el resto de la genealogía es exacto.

Continuando, pues, añadiremos, que á Pedro Bermúdez de Armuño le sucedió su hijo Juan Bermúdez Colmelo, el que fué á Sevilla, que casó con Catalina Piñeiro, viviendo ambos en 1353. De este matrimonio nació Pedro Bermúdez Colmelo de Armuño. Dicen Rui de Peña, cronista portugués, y Núñez de León, que Pedro Bermúdez Colmelo de Armuño y otro caballero gallego llamado Gonzalo Fernández de Valladares, hallándose en Motril sirviendo al Rey D. Pedro de Castilla, se pasaron al de D. Fernando de Portugal por no aceptar el partido de de D. Enrique, aunque después de las paces de Santarem volvieron á sus casas. En su mujer Mayor Pérez de Freijomil tuvo Pedro Bermúdez Colmelo á Lope do Coiro Bermudez. Este, casado con Urraca Fernández Varela, tuvo al *Muy Magnífico Señor* Rui Colmelo de Armuño.

En todas las revueltas de su tiempo tomó parte activa Rui Colmelo. Hallóse en la famosa batalla de Altamira dada en 1471, en la que ayudó á derrotar al Arzobispo de Santiago, y después en el célebre cerco de la fortaleza de Mesía y en otras funciones que no mencionamos por ser asunto sobradamente conocido. Casó en primeras nupcias con Leonor Salgado, de la Casa de Bonageiros. En 1465 otorgó testamento ante Pedro Méndez, Notario de Betanzos, y en él declara que la torre y fortaleza de Armuño es *melloría* de sus padres y abuelos para el hijo

(1) *San Juan de Prabio.*—Parroquia del Ayuntamiento de Cambre.

más viejo, y encarga á su primogénito Francisco Colmelo de Armuño, cumpla con las seis misas que en la hermita del Santo Espíritu de Cerbeiros (1) dejó fundadas Juan Fernández de Armuño «*alcaide da casa da moeda*» (de la Coruña), de quien legítimamente descendía (2).

Francisco Colmelo de Armuño era Señor de los Cotos de Peteiro (3), Santa Marta de Babio (4), y Sanfís (5), y de la fortaleza y palacios de San Tirso de Muiño (6), todo con su jurisdicción civil y criminal, vasallaje y lo demás á ello anejo y perteneciente. Era también Regidor de la ciudad de la Coruña. Contrajo matrimonio con Mayor Pérez Loureiro y Bermudez de Castro, Señora poderosa de Estanda (7), y tuvo en ella seis hijos, á saber: Rui Colmelo Bermudez de Armuño; Fernando de Freijomil, que casó con Beatriz Montoto y de ellos descienden los Condes de Priegue; Beatriz de Freijomil; Alonso Romero de Figueroa, que heredó la fortaleza solariega de San Tirso de Muiño vendida luego á su hermano Jacome y después cedida temporalmente por este á su cuñada Cecilia Alonso mujer del mencionado Alonso

(1) Esta antiquísima hermita, en cuyo campo se celebra anualmente una famosa romería, hállase construída en el lugar del Espíritu Santo, parroquia de Lubre.

(2) Juan Fernández de Armuño murió en la Coruña y fué enterrado debajo del púlpito de la capilla de la Adoración de los Reyes «*donde el Patriarca San Francisco fundó su convento.*» Su sepulcro, en el que se leía la siguiente inscripción: «*Aqui jaz Joan Fernandez de Armuño alcaide que foi da casa da moeda desta Cibdad que finou a oito de Junio.... CCC...*» tenía un escudo en el que se hallaban esculpidas dos torres, de cuyos homenajes salían ramas de higuera.

(3) *Peteiro.*—Lugar de la citada parroquia de Rois. El Señorío de Peteiro pertenecía á los Freijomiles, y con ellos entró en la Casa de Armuño.

(4) *Santa Marta de Babio.*—Parroquia del Ayuntamiento de Bergondo. El Señorío de Santa Marta anduvo de mano en mano durante mucho tiempo, y entrando y saliendo en la Casa de Freijomil. El Arcediano de Nendos, en 1431, declaró y confesó que lo llevaba en tenencia de Ares Pardo das Mariñas, y que se lo dejaría libre cada y cuando. En el propio año, el referido Arcediano lo donó con el de Sanfís á los hermanos Fernando y Vasco de Freijomil. En 1446 el Rey D. Juan II hizo merced de él al mencionado Ares Pardo. En 1450, D.ª Teresa de Faro tomó posesión de dicho Señorío. Después volvió á poder de los Freijomiles, y por estos quedó incorporado á la Casa de Armuño junto con los de Peteiro y Sanfís.

(5) *Sanfís.*—Nombre vulgar y abreviado de la parroquia de San Félix de Vijoy, Ayuntamiento de Bergondo.

(6) *San Tirso de Muiño.*—Parroquia del Ayuntamiento de Zás, partido de Corcubión.

(7) *Estanda.*—Lugar de la parroquia de Santa María de Queijas, Ayuntamiento de Cerceda, partido de Ordenes.

Romero; Jacome Colmelo de Sebil; y Lope do Coiro y Bermudez de Castro.

Jacome Colmelo, Cabo y Caudillo de las Milicias de las Mariñas, (que es el Capitán Colmelo, á quien se refiere el artículo que hemos publicado en el número 36 del Boletín), era Señor de S. Tirso de Muiño. En 19 de Mayo de 1593, ante Rodrigo Alonso, hallándose en su fortaleza y palacios de San Tirso, «*por q.to cecilia a.o de Romay su cuñada muger del dho Alonso Romero de figueroa le abia tratado al dicho su marido vien y trataba y le tenia grande respeto e admystad y por q.to le tenia respeto y amistad por el dho buen tratamiento que abia echo a su hermano*», se comprometió, caso de que quedase viuda, para que mejor pudiese sustentarse y mantener su estado y calidad, á hacerle cesión de dicha fortaleza y palacios «*con mas vn carto enteram.te de toda la renta perteneciente a la dha fortaleza e palacios de moyno diezmos preminças é derechuras pertenecientes ala dha fortaleça y palacios..... con mas la casa e bebienda que esta pegada a la dha fortaleza y esto si que los lliebe y esfrute e biba en dha casa por todos los dias de su bida della e despues al fin de su bida quede libre dha casa e rentas al dicho Jacome Colmelo de Sebil con la dha fortaleza e jurisdicion cebil e creminal segun e de la manera que el la habia comprado y el dho a.o Romero se la habia vendido*».

Lope do Coiro casó con Mayor Alvarez y después de viudo fue Cura de la vecina feligresia de Oza. En 1589, mientras su hermano Jacome Colmelo de Sebil peleaba valientemente con los ingleses en las Mariñas, Lope do Coiro caía prisionero de los mismos en la Coruña. En la declaración prestada en un expediente incoado por la Inquisición de Galicia relativo á aquellos sucesos cuenta Lope las peripecias que con tal motivo le pasaron, y otras noticias que por su interés merecen ser conocidas. Dice así la declaración, cuya copia debemos á nuestro querido amigo D. Manuel Murguía: «*Lope do Coiro, Clerigo, natural de la Coruña, Rector de la iglesia Parroquial de Santa Maria de Oza, dijo, que la gente que desembarco de la armada inglesa que habia llegado al Puerto de la Coruña, entró por el camino que dicen de la pasaje que vá á Betanzos, y penetraron en la pescaderia adonde á él le prendieron llevandole á las naves de la armada, y estando alli le preguntó D. Antonio* (el Prior de Ocrato), *que gente habia en la Coruña, y cuantas leguas distaba Santiago, y si el camino era bueno, a quien respondió que en la Coruña habia mil soldados viejos, y dos mil hombres de la tierra, dispuestos a morir antes que entregar la ciudad, y á Santiago habia quince leguas de mal camino, habiendo en Santiago murallas altas y fuertes, y*

que en cada brazo, habia una torre, y cada Torre tenia dos piezas de artilleria, siendo poblada dicha ciudad por siete mil a ocho mil vecinos, de lo que dice se admiró; y despues de esto añade, q.e viendo Draque no podia tomar la Coruña, al çabo de ocho días alzo velas recogió su gente en la armada, y partió al Reino de Portugal llevandole á él tambien, aportando a Peniche (que dista trece leguas de Lisboa) á los ocho dias, tomando la villa sin resistencia, y permaneciendo tres dias en este sitio, desde donde, Draque con seis a siete mil hombres continuó su marcha por mar, y Noles (Norris) *y D. Antonio por tierra con doce mil hombres sin*



(Fot. de A. del Castillo)

perderse de vista unos á otros, y asi llegaron á Lorinan caminando tres leguas cada día, y habiendo aqui descansado y comido, salieron al día siguiente para Torres bedras camino de Lisboa, adonde entraron por la noche, y se fueron por las casas buscando de comer, consiguiendo él huir con este motivo, y volverse á la Coruña aunque estropeado», etc. Lope do Coiro heredó por su madre el pazo, torre y fortaleza de Eiris sitos en dicha parroquia de Oza (1), que dejó vinculados con otros bienes, en

(1) De estos edificios solo se conserva el Pazo, que es la casa núm. 14 del lugar de Casanova. En Enero de 1809 fué ocupada por las tropas británicas que causaron en él muchos desperfectos. Siguió poco á poco arruinándose y hoy no se compone más que de sus cuatro paredes. Si antes no se viene al suelo, pronto habrá que derribarlo, por eso publicamos la fotografía que lo representa, y no lo hacemos de otros que quedan mencionados, como los de Armuño, Peteiro, torre de Peito Bordel, etc., que aun están en pié, porque por

su hijo D. Antonio do Coiro Bermudez de Castro, por su testamento otorgado en 2 de Setiembre de 1624 ante Juan Vázquez de Vaamonde, vecino de la Coruña.

CÉSAR VAAMONDE LORES.

(Concluirá).

BIBLIOGRAFÍA

Obras publicadas por escritores gallegos ó impresas en la región

CASARES (Santiago).—*Municipalización del servicio de alumbrado público por gas,* proposición y proyectos de construcción de fábrica y explotación presentada al Excmo. Ayuntamiento de la Coruña por el concejal.....; 62 págs. en 4.° —Coruña, 1910.

CURROS ENRÍQUEZ (Manuel).—*Cartas del Norte, La Condesita Poesías escogidas* (gallegas y castellanas), tomo III de sus obras completas; 286 págs. en 8.°—Madrid, 1910. Ptas. 3.

MONTERO (Javier).—*Monicreques,* verso y prosa en gallego, 35 págs. en 16.° —Santiago, 1910.

PARDO BAZÁN (Emilia):

(Tomos XXIX á XXXVII de sus obras completas, en 8.°—Madrid, s/a)

La Quimera, 2.ª edición. Ptas. 6.

Un viaje de novios, Mi romería. Ptas. 6.

El fondo del alma, cuentos. Ptas. 3'50.

Retratos y apuntes literarios. Ptas. 4.

La revolución y la novela en Rusia. Ptas. 1'50.

Mi romería. Ptas. 1.

Teatro: *Verdad, Cuesta abajo, Juventud, Las raíces, El vestido de boda, El becerro de metal, La suerte.* Ptas. 4'50.

Sud-Exprés, cuentos. Ptas. 4'50.

La literatura francesa moderna, El romanticismo. Ptas. 4.

Dulce sueño, novela, (fuera de la colección). Ptas. 4.

RODRÍGUEZ MARTÍNEZ (José).—*El nuevo contrato de alumbrado: Las informaciones públicas y la prensa periódica,* por el médico....., en 4.°—Coruña, 1910.

SANTALÓ (José).—*Sobre el impuesto de consumos,* trabajo premiado en 1907; 41 págs. en 4.°—Santiago, 1910.

VILLELGA RODRÍGUEZ (Emilio).—*Minúsculas,* colección de temas, prólogo de Antonio Rey Soto, en 8.°—Barcelona. Ptas. 1.

---

ahora no hay temores de que desaparezcan. El Pazo de Eirís pertenece en la actualidad á la distinguida familia de Iglesias, de esta ciudad, sucesora del vínculo fundado por Lope do Coiro.

VIDAL (Manuel).—*Don Porrazo ó mi cubierto de plata*, novela de costumbres gallegas—Madrid, 1909.

VIDAL MUNAIZ (Joaquín). - Oficial de Artillería, *Ultimas glorias de la Marina española.*

VIDAL PITA (N.).—*Sangre joven*, drama en 4 actos.

VIEIRA DURÁN (Javier).—*Cuadros gallegos*—Pontevedra, 1909. Ptas 1'50.

VIEIRA DURAN (Ramiro).—*Atomos*, pensamientos, máximas y sentencias, 4ª edición, aumentada.—Pontevedra, 1910. Pta. 2.

VILLANUEVA (Valeriano).—*Organización del cultivo y la ganadería en las regiones de pequeña propiedad del Noroeste y Norte.* Lecciones explicadas en la IV Semana Social de España, reunida en Santiago en Julio de 1909, 65 páginas, en 4.º—Coruña, 1910. Ptas. 0'75.

WOOD (Walter).—*A corner of Spain*, Londres, 1910.

ZANON NOVELLA (Florencio).—*Guía electoral adaptada á la ley de Agosto de 1907*, 35 páginas, en 8.º—Coruña, 1909. Ptas. 1.

Guía electoral adaptada á la ley de 8 de Agosto de 1907, 2.ª edición corregida y aumentada con todas las resoluciones y aclaraciones dictadas hasta el 7 de Noviembre de 1909, 64 páginas, en 8.º—Coruña, 1909. Ptas. 0'75.

Periódicos.

Aparecieron:

La Tarde, diario, Santiago.
Ecos de Orense, semanario.
Voz del Pueblo, Ribadeo.
Boletín médico-quirúrgico, mensual, Santiago.
Alegría, semanal, Vigo (reaparición).
Ecos del Eume, semanario, Puentedeume.
El Radical, semanario, Orense.
El Rasurador, semanal, Vigo.
A Opinión, semanal, Villagarcia.
La Opinión, semanal, Villagarcía.
Redención gallega, decenal, órgano del Directorio redencionista de Teis.
La Opinión, semanal, Tuy.
La Democracia, semanario, Orense.
Voz del Obrero, Coruña.
Galicia Nueva, semanal, Coruña.
Luz Vivariense, Buenos Aires.
Suevia, Habana.
El Quinqué, semanal, Coruña.

Desaparecieron:

La Tarde, diario, Santiago, á los pocos números.
La Tribuna, Santiago.
Galicia Pintoresca, decenal, Puentedeume.
El Rasurador, Vigo, al segundo número.

La Patria de Colon: La revista *Galicia* de la Habana, publica en folletín *La verdadera patria de Cristóbal Colón* por Fernando Antón del Olmet, y

El Eco de Galicia, de Buenos Aires, inserta en sus columnas el mismo trabajo.

Ecos del Eume.—La celebración de las fiestas de la patrona de la villa de Puentedeume, hizo que este semanario publicase un excelente número extraordinario con notables trabajos de escritores gallegos y numerosos fotograbados en el texto.

El Eco de Santiago. - Con motivo de las fiestas del Santo Apóstol publicó este diario compostelano un hermoso número extraordinario, de 36 págs., en 4.º, con numerosos fotograbados y notables artículos, entre los que destaca el estudio consagrado al *Gran Hospital de Santiago*, que celebra su IV centenario.

Descripciones.—Los periódicos ingleses están publicando las impresiones de viaje de los periodistas ingleses en su reciente excursión de turismo por Galicia.

La prensa regional las publica traducidas.

E. C. A.

DE FOLK-LORE

DAMA GELDA

El romance popular que damos á conocer, es importantísimo bajo varios conceptos, pero en especial por lo que se relaciona con las creencias populares de Galicia, pues le informan por completo y le dan carácter, siendo al propio tiempo un hermoso producto de nuestra literatura oral.

Fué esta, y aún es hoy, extensa, original y sobre todo nacional. Se conserva en medio del vertiginoso movimiento que tiende á borrar sin piedad cuanto todavía resta de vivo en los pueblos y constituye su vida peculiar y afectiva. No ha cesado aún esta notable producción, más disminuyó en tal extremo, que puede decírsela en la agonía, aun cuando en aquellos apartados y alpestres lugares á donde tarda en llegar la voz del mundo moderno, es la única que llena el corazón y alimenta el entendimiento del hombre de tan abruptas soledades. Todavía en las largas veladas de invierno, cuando la lluvia, la nieve, las tempestades, hacen grata la reunión en el hogar en que arde el fuego que le anima, todavía en las noches estivales cuando cielo y tierra parecen reposar en la serenidad de las horas apacibles, júntanse viejos y jóvenes á recitar y oir los antiguos romances, cuéntanse las milagrosas leyendas, y se refieren las heroicidades de los que vivieron en aquellos lugares, ce-

lebrando las gracias, los rasgos de ingenio y las burlas que traen la risa á todos los labios, así como los encantos, y los misterios de la otra vida, llenan de temor todos los corazones.

Esta vida espiritual que en otros tiempos fué poderosa y que aún hoy domina en el alma de las multitudes campesinas, tiene para el presente una señalada ventaja. No sólo consuela de sus penas al que vive en las durezas del diario trabajo, sinó que nos revela una vida anterior, nos da fé de las creencias de otros tiempos y recuerdan las viejas tradiciones de nuestra raza.

No es uno, son varios los rasgos que en el romance que damos á conocer nos habla de un pasado que ya nada puede resucitar. Por de pronto, es un ejemplar de los muchos y curiosos que hemos oido recitar á las puertas de los principales santuarios de Galicia. Esta especie de cánticos espirituales, fueron numerosos, pero apenas si se conserva alguno que otro, que como el de *Dama Gelda*, tiene el excepcional interés que haremos notar.

Sería excesivo decir que el pensamiento que encierra el romance en cuestión, es presentar el triunfo de la inocencia y de la pureza sobre el poder del infierno, y lo que para el caso era más práctico, el hacer á San Andrés protector del matrimonio. La verdad es, sin embargo, que así resulta. La mora Zulema, se halla en el jardín de su palacio cogiendo azucenas, flor que en las creencias populares era símbolo del candor, de la inocencia y la virginidad. Flor fálica, también, unida á la idea de matrimonio. En dicho momento, es encantada Zulema por la bruja (meiga) quien la lleva á las cercanías de Teixido, para que á su vez encante á las doncellas que van á la romería. A ella iban Saura Rosa y *Dama Gelda*, nombre puramente germánico que recuerda la *dama Holle, (Holda Freya)* y al propio tiempo nuestras *damas blancas*, ó hadas benéficas. La Gelda del romance se nos presenta dotada de las mismas facultades que la *Helda* alemana, delatando en Galicia el origen suevo de esta creación popular. Al pasar por cerca de la zarza, (que trae á la memoria la zarza ardiendo de Moisés), en que estaba encantada Zulema, siente Saura Rosa que no puede pasar, y grita. Dama Gelda interviene como sábia, y por lo tanto, dotada de un poder superior, y comprendiendo que todo ello es obra de un encanto, traza un círculo (el círculo mágico), hace que Saura Rosa entre en él, y se entabla la lucha entre Gelda y la bruja á quién conjura, ordenándola que se presente en la *cancela* que para nuestro campesino está poblada de almas y en el caso presente comparte su importancia mitológica con la zarza.

Preséntase Aldonza (la bruja) y pretende no obedecer á Gelda que

le ordena que desencante á Zulema y demás *doncellas,* que tiene encantadas en la zarza. Aunque Aldonza se resiste, vence al fin Gelda, y libres del encanto, salen todas y marchan á cumplir su romería. El santo las dice *que tomen las nueve ondas,* antes que amanezca, y lleven consigo *nueve hojas de olivo:* las nueve ondas como purificadoras, las nueve hojas de olivo, como proféticas y redentoras, por ser el olivo símbolo de paz para los cristianos, pero asimismo árbol fálico, como creador, y por lo tanto, árbol de la vida.

Una vez purificadas por el número de las ondas y virtud del agua lustral, protegidas por el número y virtud de las hojas de olivo, las *tres* mujeres, *tres vírgenes* (las tres Marías de la mitología popular que representan el poder de la virginidad), se van en compañía de las demás doncellas desencantadas y limpias de todo pecado, llevan á cabo su romería y proclaman el poder de San Andrés.

Los demás pormenores del romance ya no tienen mayor importancia, á no ser la conversión de Zulema, su entrada en un convento, en que realiza su matrimonio espiritual con Jesucristo, mientras Saura y Gelda, celebran el suyo, que es el fin que se propuso el autor, esto és, que por la protección de S. Andrés logran casarse las doncellas. Así se dan al santo las mismas condiciones que á S. Antonio, y se aumenta la devoción y la romería en honor del patrono de Teixido

---

Camiño de San Andrés | nas ponlas de unha silveira
En onde estaba encantada | á hermosa moura Zulema,
Encantouna cando estaba | collendo nas azuzenas
En ó xardin do seu pazo | Aldonza Cambas á meiga.
Camiño de San Andrés | deixouna nunha silveira
Para encantar aos romeiros | que iban por aquela terra.
Tamén vay á romería | Saura Rosa Berenguela
Filla do conde de Alarcos | señora de gran nobreza
Que leva na sua compaña | á dama María Gelda
Muller que nunca houbo outra | tan sabida como ela.
Camiñaban pol-a estrada | e chegaron á silveira:
Ponse á berrar Saura Rosa | como si aturaran nela:
—Que tendes miña señora? | que vos pasa Berenguela?
—Socédeme que non podo | pasar por esta silveira.
—E cousa de encantamento, | respondeu á dama Gelda.
Despois no medio da estrada | fixo unha roda pequena;
Mandoulle coller á Saura | unha ponla da silveira:
—Preséntate Aldonza Camba, | ven, desencanta á Zulema.

Cando falou d'esta sorte | á dama Gelda María,
Co aquel seu mirar celobre | e aquela triste sorrisa

Pareze ó angel da vinganza | que á inocencia defendía:
Falou c' unha voz de trono | que respetos lle metia,
E anque é meiga Aldonza Camba | presto á cancela acodía,
—Que queredes, dama Gelda? | que queredes vos, María?

—Quero e mando desencantes | á Saura Rosa Zulema.
—Sódes muy altiva dama | sódes altiva e soberba,
Inda ninguen me mandóu | dendes que vivo na terra.
Sabede Gelda María | que á Aldonza Cambas á meiga
Probes, ricos e fidalgos | todos lle baixan cabeza.

—Quen vos baixará cabeza | non será Gelda, señora,
Nunca á baixóu á ninguen | n' a de comezar agora,

E mándolle, Aldonza Cambas, ' pois Dios mo ordenou asi
Que desencante as doncelas | que encantadas ten aqui.

Ergueuse un trebón de vento | e tremeu á terra toda:
Da silveira sal Zulema | e tamen sal Saura Rosa.
A enxurrada levou logo | o corpo da meiga Aldonza,
Mais a alma nos infernos | dando voltas está agora.

Fóronse d' ali as meniñas | e fóronse á romeria;
Cando chegaron alí | ó santo asi lles decia:
—Ide tomar as nove ondas | antes de que saya o dia
E levaredes con vosco | as nove follas de oliva.

Ali nun areal triste | estaban as tres meniñas:
Van tomar as nove ondas | antes de que saya ó día,
Brancas como as albas neves | que alá po-lo monte había.
Asi que as teñen tomadas | volvéronse á romería:
Foise bautizár Zulema | así que chegado había:
Puxéronlle ali de nome | Andresa Gelda María,
Andresa, por San Andrés | á quen fixo romería;
Gelda, por aquela dama | á quen tanto lle debía:
E despois de bautizada | nun convento se metía,
E desque estuvo de monxa | mil penitencias facía:
Todos á tiñan por santa | cando deixou ésta vida.

Tornáronse á sua casa | Sara e mais á dama Gelda
E foron contando á todos | ó que lles acontecera.
Aquesto soupo ó de Alarcos | casou con seu fillo á Gelda
Poís con á sabencia sua | lle salvara á Berenguela.

Logo ao señor San Andrés | lle fan unha ermida nova,
E este miragre lle escriben | nunha das pedras da porta,
E asi todol-os romeiros | sabían tan gran historia.
Noso santo de Teixido | nos leve á gozar da groria.

MANUEL MURGUIA

SECCIÓN OFICIAL

NECROLOGÍA

D. JOSÉ VILLAAMIL Y CASTRO

Dios mío! cuán seguro es el fin, y cuán imprevisto el momento! Aun no hacía veinte días que nos habíamos despedido, cuando llegó la noticia de su muerte. Breve tiempo en verdad, y dolorosa noticia. Ni él pudo pensar entonces que la separación era para siempre, ni nosotros que estaba tan cerca. Nos dimos la mano como quienes esperan verse pronto, y ya no puede ser en este mundo. ¡Quién nos diría que sus días estaban contados!

Cuando la triste nueva llegó á nosotros, la sorpresa fué dolorosa, levantando en nuestra alma tantas y tan dormidas memorias, y haciendo que tomasen nueva vida, tan lejanos pensamientos, que en realidad, fué como si un mundo, pasado, olvidado, muerto, resucitase y viniese á hablarnos de lo que venía á ser ya, sombra de sombras y olvido de olvidos.

De cuantos recordarán en estos momentos al pobre muerto, pocos serán los que podrán decir como nosotros que ha más de cincuenta años, que nos unió estrechamente el amor que ambos sentíamos por el estudio de las antigüedades de Galicia y cuanto con ellas se relacionaba. Al influjo de estos pensamientos se debió entonces nuestra amistad y santas predilecciones que en este punto abrigabamos. Ultimamente, cuando nos vimos para no volvernos á ver más en este mundo, no nos ocupamos de otra cosa que de recordar nuestros trabajos; lo que habíamos hallado en nuestros comienzos y lo que dejabamos. Pero en lo que insistimos, fué en dolernos de que los documentos y frutos de investigación á costa de tantos trabajos realizados por entusiastas cultivadores de las ciencias históricas y sus auxiliares en Galicia, perecieran para siempre, como vemos que sucede, tan pronto les falta el cuidado de los que los habían recogido.

Nació el Sr. Villaamil, en Madrid, pero estaba enteramente unido á Galicia por las gloriosas generaciones de sus antepasados. Gracias á esto, pasó su infancia y primera juventud en Mondoñedo en donde radicaban los solares de sus ilustres apellidos, y á cuyo suelo sagrado es-

taba asimismo unida su vida, sus afecciones, sus más santos recuerdos. En las apacibles soledades de su casa, en las calles de la silenciosa ciudad, en el templo que tenía á la vista á cada momento, hallaba él á cada paso, objetos de su curiosidad y empleo á sus investigaciones, tanto que en este doble trabajo vivió como sugeto toda su vida.

No es esta la hora de recordar la larga y diversa serie de estudios y monografías referentes á los asuntos que eran de su competencia y cariño, no es la de juzgarlos, por más que creámos que en nada puede disminuir su importancia, ni la reputación de que gozan, la crítica más inexorable. Los que nos sucedan sabrán medir el espacio que llenó, lo que le debe su tiempo y la deuda de gratitud que Galicia contrajo con él y con su buena memoria. Por hoy nos basta lamentar su muerte y consignar que con ella, sufre nuestro país una dolorosa pérdida, la Real Academia Gallega, se ve privada del valeroso auxilio que tan sabio compañero venía prestándola, y nosotros de un amigo á quien siempre hemos tenido y estimado, como el más afortunado esplorador de nuestras antigüedades.

M. Murguía.

D. LEANDRO SARALEGUÍ

Si para los espíritus eternamente atormentados la muerte es el descanso, la hora del reposo ha llegado para nuestro amigo.

Pero si la muerte es á veces piadosa con los mortales, en cambio es siempre inexorable con nuestra infortunada tierra.

Unos tras otros vemos desaparecer en no interrumpido y fúnebre desfile, todo cuanto de valía honra á Galicia.

Nuestra tierra tan necesitada siempre, y hoy más que nunca, del amor, entusiasmo é ilustración de sus hijos, ve entre lágrimas amargas como la muerte se los arrebata.

La muerte de Saraleguí es una pérdida dolorosa para Galicia y para la Real Academia que le contaba entre sus miembros más distinguidos.

Descanse en Paz nuestro querido é inolvidable compañero. Quieran los Cielos que la generación por él educada en el santo amor á la patria y á sus glorias, continúe la obra de su sabio maestro.

Asociación Iniciadora y Protectora de la Real Academia Gallega

Velada en honor de Curros Enríquez

De esta benemérita y patriótica corporación se ha recibido en esta Real Academia el 17 del pasado Septiembre, el siguiente cablegrama dirigido por el presidente de aquella colectividad Doctor García Mon:

«Grandiosa fiesta anoche en el Teatro Nacional en homenaje Curros »Enríquez y á beneficio de la Real Academia Gallega. Exito ruidoso. »Hablaron los Sres. Barros, Armada y Fuentes, estando inimitables. An»te el busto de Curros depositaron coronas. Coadyuvaron al acto veinti»cuatro sociedades gallegas y los periódicos *Galicia*, *Suevia* y *Diario* »*de la Marina*.»

Hondísima satisfacción nos produce el exito de esa grandiosa velada en honra de nuestro inolvidable compañero el gran cantor de Galicia, y cuando recibamos detalles de tal solemnidad, mucho nos complaceremos insertando en nuestro Boletin una amplia y detallada reseña de la misma.

Obras recibidas para la Biblioteca de la Academia

(Donativo de sus autores)

Campesinas y Cortesanas, por Angel Pardo.

Estatutos de la Academia Hispano Américana de Ciencias y Artes de Cádiz.

Ethnographie Européenne, por H. Bourgeois.

Le Glagol, por el mismo.

Le Jargon ou Judéo-Allemand, por el mismo.

Notes sur l' orographie, les villes, la population,. et l'administration du Turkestan Oriental, por el mismo.

Basque et Caucasique, por el mismo.

Une Langue nouvelle: La «Landsmaal» Norvégienne, por el mismo.

Le Monde Slave d' aprés M. Lubor Niederle, por el mismo.

Quelques considérations sur l' orthographe des noms geographiques, por el mismo.

Notice sur l' idiome sud-esthonien, por H. Bourgeois.

La légende de Suur-Tôll. Le Géant d' Oesel, por el mismo.

Cuadros Gallegos, por Javier Vieira Durán.

De la Coruña á París, por Francisco Ponte y Blanco.

Educación social en sus varios aspectos de la enseñanza profesional, cajas de previsión y cooperación en general, por el mismo.

Atravez da Hespanha Litteraria, por José Cervaens.

Memoria histórica y descriptiva de las Obras del Puerto de la Coruña, por Eduardo Vila y Algorri.

The Spanish Stage in the time of Lope de Vega, por Hugo Albert Rennert.

Memoria de la «Sociedad de Beneficencia de naturales de Galicia» correspondiente al año 1909.

Miuçalhas gallegas, por J. Leite de Vasconcellos.

Estilos consuetudinarios y prácticas económico-familiares y marítimas de Galicia, por Alfredo García Ramos.

Britanos y Galos, por Francisco Tettamancy.

Memoria de la Escuela de Comercio de Colunga. 1908-1909.

Memoria del Centro Gallego de la Habana. 1909.

Apuntes para la historia del Centro Gallego de la Habana.

Guerras de D. Berenguel de Landoria, Arzobispo de Santiago.

(Donativo de D. César Vaamonde Lores)

Elementos de Historia Universal (1.ª parte), por Alejo García Moreno.

Cartilla marítima para la instrucción de los Guardia Marinas, por Miguel Roldan.

Lecciones de Geometría, por P. L. Cirodde.

Los Quinientos Millones de la Princesa, por Julio Verne.

La Casa de Vapor, por el mismo.

Paris-Murcie.

Historia del Nuevo Mundo, (un tomo), por Juan Bautista Muñoz.

Tablas de Logaritmos para los números y senos, por Gerónimo Lalande.

La Coruña.—Imprenta y fotograbado de Ferrer, Real, 61